

BERNARD QUIRINY

LES ASSOIFFÉES

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-099366-1

© Editions du Seuil, août 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

EN 1970, UNE RÉVOLUTION RENVERSE LE POUVOIR AUX
PAYS-BAS. L'ANNÉE SUIVANTE, ELLE S'ÉTEND À LA BELGIQUE PUIS
AU LUXEMBOURG. L'ANCIEN BENELUX EST AUJOURD'HUI, AU CŒUR
DE L'EUROPE, LE PAYS LE PLUS FERMÉ DU MONDE.

Le train ne partait que dans deux heures mais Langlois attendait déjà, près de la gare, dans le café où Gould avait fixé le rendez-vous. Gould ayant donné pour consigne de s'encombrer le moins possible, il n'avait qu'un sac de voyage et une petite besace qu'il garderait à l'épaule, avec son appareil photo et ses carnets. (Langlois s'agaçerait par la suite de voir que les autres n'avaient pas fait le même effort, et que Gould lui-même traînerait deux valises grandes comme des cantines.) Fébrile, il songeait : « Je vais en Belgique. En Belgique ! » Tout près de partir, il n'y croyait pas encore. Un mois plus tôt, Pierre-Jean Gould l'avait invité chez lui en même temps que Capucine Lotte, Léonore Alvert, Lucien Bordeaux et Jean-Michel Golanski, quatre vedettes qu'il connaissait à peine, sans lui dire les raisons de cette réunion. Gould était surexcité. Sur la table de son salon, il avait étalé avec lenteur une carte de l'Europe ; de la pointe d'un feutre, il avait entouré les noms de deux villes : Paris et Bruxelles. Puis, comme ses hôtes le regardaient sans comprendre, il avait dit, en guise d'explication : « Le départ, l'arrivée. Je vous propose de venir avec moi en Belgique. Serez-vous du voyage ? »

Et il s'était effondré dans un fauteuil, savourant son effet. Un silence de plusieurs secondes avait suivi ; pour les causeurs réunis là, c'était un exploit. Bordeaux le rompit au moyen d'un rire forcé.

– C'est une blague ! rugit-il. Une blague !

Il fit mine de s'étouffer, toussa, puis ajouta :

– Tu plaisantes, n'est-ce pas ?

Mais Gould avait secoué la tête, sourire aux lèvres. Bordeaux alors avait pâli, et contemplé passionnément la carte.

– Tu peux nous emmener là-bas ?

– Oui.

Voilà comment Langlois était entré dans cette aventure sensationnelle, que l'imprévisible Gould depuis deux ans mettait sur pied : un voyage en Belgique.

Pourquoi Gould l'avait-il choisi ? Des cinq membres de l'expédition, c'était lui qui le connaissait le plus mal. Ils s'étaient croisés dans des conférences et des émissions de radio ou de télévision, mais ne s'étaient jamais fréquentés ; et Langlois avait pour lui des sentiments mêlés. Il le trouvait beau parleur, mégalomane et fatigant ; mais comme tout le monde, il l'admirait un peu, lui reconnaissant du style, parfois du panache. Il partageait avec lui certaines idées (il faut dire que Gould en changeait beaucoup, de sorte qu'il tombait cycliquement d'accord avec la plupart des gens). Il riait quand quelqu'un le dénigrait, parce qu'il trouvait drôle qu'on le critique, mais aussi parce qu'il savait qu'en secret l'auteur des piques aurait donné cher pour être salué par Gould dans les soirées, vu avec lui dans les cafés et, privilège suprême, convié aux week-ends mondains qu'il organisait d'avril

à septembre dans sa maison de Bayeux. A la décharge du moqueur, il fallait reconnaître que rien n'était plus facile que de jaser sur Gould, et il était difficile d'y résister : on avait avec lui tous les choix. Son allure, d'abord, qui était moins celle d'un intellectuel que d'une vedette du cinéma, milieu où il avait d'ailleurs ses amis, qui le considéraient comme un des leurs : ses vestes aux couleurs extravagantes (jaune paille et violet zinzolin étaient ses préférées), sa collection de lunettes fantaisie, ses chemises imprimées de slogans politiques, et son crâne glabre qui luisait sous la lumière, comme lustré. Sa grandiloquence, aussi, qui lui faisait prendre à toute occasion des airs de conscience de son temps et prononcer des phrases compliquées, qu'il embrouillait souvent avant la fin. Sa manie enfin de se croire un génie dans tous les domaines, et de vouloir toucher à tout. Ecrire ne lui suffisait pas : il lui fallait être un artiste complet. Ainsi Gould ne publiait-il pas seulement des essais mais aussi des romans, des poèmes et des pièces de théâtre ; il peignait – de grands tableaux abstraits et exubérants, que ses amis achetaient les yeux fermés, pour faire monter sa cote ; il avait essayé de sculpter, aussi, mais y avait renoncé après s'être blessé la main avec une gouge – l'une de ses rares œuvres ornait la place principale d'une ville de banlieue, achetée par la mairie à l'époque où un ami la tenait. Il avait aussi dirigé un orchestre, sur une symphonie de sa composition ; on en avait tiré un disque que la critique avait beaucoup raillé. Il avait une tribune à la radio, qui durait depuis dix ans et où tous les Français qui comptent, comme on dit, étaient passés. Des tentatives à la télévision, qui s'étaient interrompues après deux ou trois émissions.

Sans parler de ses voyages à travers le monde, dont il rapportait des reportages-fleuves et des livres illustrés ; de ses frasques enfin, de ses fêtes, de ses polémiques avec tel et tel, de ses trois mariages. Il se passait rarement quinze jours sans qu'on parle de lui.

Deux livres lui avaient été consacrés, que Langlois avait lus pour se faire une meilleure idée du personnage. Le premier était une biographie un peu plate, écrite par une journaliste soucieuse de sa carrière, et qui taisait volontairement ce qu'elle appelait les « zones d'ombres du personnage ». L'autre, œuvre de deux polémistes chevronnés, visait précisément ces zones d'ombre : la fortune de Gould, qui était grande et suspecte, ses relations chez les mafieux et les avantages qu'il en retirait, ses revirements d'opinion, ses innombrables mensonges – Gould s'inventait si volontiers des diplômes, des amis chez les grands de ce monde et des actes de bravoure qu'on se demandait si c'était de la malice ou une pathologie. A la lecture de ce portrait, Langlois s'était interrogé : était-il raisonnable de suivre dans son expédition un homme si peu constant, si contestable, si contesté ? Mais au fond de lui, il savait qu'il ne refuserait pas. La Belgique, ce mystère au milieu de l'Europe, ce rêve pour tous les journalistes ! Personne depuis près de vingt ans n'y était entré, en dépit des demandes innombrables que recevaient les autorités belges. Les dernières femmes à s'y être installées, dans les années 1990, n'avaient pas donné de nouvelles ; la Belgique était à présent un pays inconnu, objet de toutes les conjectures. Langlois repousserait-il cette chance unique d'y séjourner, au motif que Gould ne lui inspirait pas confiance ? Non ! Et puis, Gould

n'était sûrement pas un aventurier : quand il se lançait dans une affaire, il y mettait des moyens, et prenait ses garanties. Ne prétendait-il pas avoir travaillé deux ans sur ce voyage, mené des tractations interminables avec Bruxelles, rencontré en secret des émissaires de l'Empire, etc. ? Tout serait organisé comme il faut ; ils seraient accueillis, un programme était prévu, rien ne serait laissé au hasard. Et, dans l'esprit bouillant de Langlois, la curiosité de voir ce pays, l'empressement de fouler son sol l'emportaient sur l'idée qu'il n'était pas à sa place, parmi Gould et ses quatre acolytes.

Sur les quatre, il ne connaissait que Jean-Michel Golanski, qui avait publié quelques-uns de ses articles dans *L'Instant*, l'hebdomadaire qu'il avait fondé et qu'il dirigeait. C'était un quinquagénaire discret, diplomate, d'humeur égale, un peu ennuyeux, avec une voix monocorde qui assoupissait son entourage. Il ne s'énervait jamais, demeurait toujours courtois, et ne contredisait personne. Ce tempérament avait favorisé sa carrière : il passait toujours entre les gouttes, n'avait pas d'ennemis, et s'imposait dans les conflits comme l'homme du consensus. Langlois appréciait sa pondération, tout en la trouvant irréaliste ; une telle égalité d'humeur n'était pas d'un homme. Il soupçonnait Golanski d'avoir des défouloirs privés, et de s'accorder en secret des moments pour piquer des colères noires. Passer plusieurs jours en sa compagnie lui permettrait de vérifier cette hypothèse. En tout cas, il l'aimait bien, le jugeant un journaliste honnête ; et puis, il serait reposant d'avoir auprès de soi cet homme flegmatique, aux côtés des grands bavards qu'étaient les trois autres.

De l'écrivain et journaliste Lucien Bordeaux, Langlois n'avait rien lu. Il s'était laissé dire que ses romans étaient bons. Il connaissait surtout l'homme de presse (il dirigeait sa propre revue *L'Universel*) et le militant, combattant de la cause féministe, qu'il avait embrassée sous l'influence de sa femme, Marie-Claude Lanthiez – intellectuelle austère, pamphlétaire redoutée, membre du P.F.F.¹. A Paris, leurs coups d'éclat étaient fameux. Qui n'avait pas vu Lucien Bordeaux promené en laisse par Marie-Claude sur le boulevard Saint-Germain, mascarade par quoi ils voulaient montrer leur désir de renverser les rapports entre sexes ? Ou Bordeaux marchant à quatre pattes au bar du *Maharadjah*, le café indien qui était leur repaire, jappant et gobant au vol des cacahuètes qu'elle lui lançait ? Ces extravagances ne nuisaient pas à sa réputation, et leur couple passait pour une référence du féminisme de pointe – c'était toujours eux qu'on appelait pour en parler, et leur opinion donnait le ton.

Langlois trouvait surprenante l'amitié entre Bordeaux et Gould, qui durait depuis vingt ans. Il aurait plutôt imaginé que ces deux personnalités seraient incompatibles, et qu'elles auraient lutté entre elles pour capter la lumière.

Quant aux deux femmes, Alvert la mondaine et Lotte la militante, Langlois les connaissait mal.

Léonore Alvert était une vieille routière du journalisme qui avait bifurqué vers la politique et les administrations culturelles, où elle avait occupé des fonctions importantes. Elle s'était vouée au féminisme dans les

1. Parti féministe français.

années 1980, et était devenue une figure de la cause. Elle n'avait cependant jamais pris sa carte au Parti ; cette négligence lui avait fait une réputation d'indépendance un peu abusive, car en vérité elle suivait toujours la ligne officielle. En la rencontrant chez Gould, Langlois, qui ne l'avait vue jusqu'alors qu'à la télévision, où le maquillage la rajeunissait de dix ans, avait été frappé par son visage fatigué. A présent, il lui aurait donné soixante ans.

Capucine Lotte était une jeune femme ravissante, du même âge que lui – trente-cinq ans. Ses cheveux coupés court et ses yeux ronds lui faisaient un minois d'enfant. Mais il ne fallait pas s'y laisser prendre : c'était une ambitieuse et une fanatique, idolâtre de la Bergère plus que toutes les autres. Quand elle prendrait enfin la tête du P.F.F., disait-on, les hommes de France trembleraient. Langlois l'avait vue à l'œuvre dans des débats : elle était redoutable, championne pour démasquer la misogynie qui sommeille, le préjugé sous chaque opinion. A dire vrai, elle lui faisait même un peu peur. « Avec elle dans les parages, songeait-il, je devrai me tenir à carreau. » Il faudrait se surveiller, ne rien dire qui motiverait un interrogatoire en règle, parce qu'il serait sûr de perdre la face. Cela promettait d'être épuisant.

Las ! Ce fut elle qui arriva la première au café. Elle regarda la salle, cherchant Gould – Gould dont Langlois, épouvanté par l'idée d'un tête-à-tête avec elle, aurait voulu qu'il soit là pour s'occuper de la conversation. Mais non : Capucine le repéra, et le fixa quelques instants. Langlois sourit faiblement mais elle hésita, comme si elle n'était pas sûre de l'identifier. C'était un peu humiliant : ils s'étaient tout de même vus quatre fois au cours des dernières

semaines. Enfin elle lui rendit son sourire et, tirant laborieusement une énorme valise, le rejoignit à sa table et l'embrassa – geste dont il ne l'aurait pas crue capable. Elle s'assit, héla le serveur, commanda un café, et raconta que le chauffeur de son taxi n'avait pas été aimable. Langlois l'écouta poliment puis lui confia son angoisse en ce grand jour, expliquant qu'il n'avait pas dormi, et qu'il avait l'estomac noué.

– Pas vous ? demanda-t-il.

– Non.

De fait, elle avait l'air tout à fait à l'aise ; on aurait cru qu'elle partait au ski. Langlois s'interrogea. Comment n'était-elle pas un peu émue ? Peut-être son appartenance au Parti lui donnait-elle le sentiment que la Belgique ne serait pas pour elle une terre inconnue, et qu'elle y serait un peu chez elle. Pourtant, elle non plus n'y avait jamais mis les pieds : l'Empire avait fermé ses frontières à tous les étrangers, y compris les dirigeantes des organisations sœurs. Comme les autres, Lotte chantait donc les louanges d'un Empire qu'elle n'avait pas vu, à partir des descriptions et des données que cet Empire fournissait.

– N'avez-vous pas peur d'être déçue par ce que vous allez voir ? demanda-t-il.

Elle le regarda avec l'air de ne pas comprendre. Il sentit qu'il était en train de commettre sa première erreur, hésita, se reprit.

– Je veux dire... Peut-être la réalité sera-t-elle différente de...

– Pourquoi voudriez-vous que l'Empire mente ? coupait-elle.

Langlois prit cette répartie comme une gifle. Elle insista :

– Devrais-je ne pas croire ce que disent les autorités belges ?

– Non, bredouilla-t-il, non... Ce n'est pas...

Faisant machine arrière, il se rattrapa comme il put, fit un couplet à la gloire de Judith la souveraine ; puis, comprenant qu'il était trop tard et qu'il était désormais suspect dans l'esprit de Lotte, il changea de sujet. Il abandonna la politique et orienta la discussion vers la seule connaissance qu'ils avaient en commun, Gould. Elle en fit aussitôt l'éloge : c'était un champion de la cause des femmes, elle était heureuse d'être son amie, etc.

– Je ne le remercierai jamais assez de rendre possible mon rêve.

– Votre rêve ?

– Découvrir la Belgique.

Il opina ; la conversation mourut. Ils demeurèrent silencieux, tournant leur cuiller dans leur tasse, se lançant des sourires aimables. Heureusement Gould arriva dans son fracas habituel. En entrant il bouscula un serveur, qui fit tomber ses verres. Les têtes se tournèrent, il y eut des murmures : on le reconnaissait. Il était revêtu d'une parka rouge en cuir avec un col en fourrure. Derrière lui son épouse, l'actrice Micheline Brasme, portait une chapka sur ses cheveux gris. Ils s'étaient mariés deux ans plus tôt : elle était beaucoup plus âgée que lui, même si personne ne savait de combien d'années, et leur couple mal assorti faisait jaser. On s'attendait à un divorce, dont nombre de jeunes ambitieuses se proposaient d'être la cause. Gould les entretenait dans l'illusion que c'était pour

bientôt, et fréquentait leur lit; mais il n'avait en vérité aucune intention de quitter Micheline, qui pour sa part ne voyait pas d'inconvénient aux infidélités de son mari, les jugeant peut-être salutaires à leur couple.

Gould téléphonait et tenait dans l'autre main sa sacoche en cuir; Micheline tirait les deux valises de son mari. Ils s'installèrent à la table de Lotte et Langlois, en bousculant des chaises; Gould les salua joyeusement et cria au serveur qu'on lui apporte deux vodkas.

– C'est qu'il ne fait pas chaud, hein! Et puis je me sens l'âme russe, aujourd'hui.

Et, en montrant la chapka de martre de son épouse :

– Et Micheline aussi.

Les vodkas arrivèrent; il but la sienne d'un trait.

– Alors, demanda-t-il, avez-vous dormi cette nuit?

Langlois voulut répondre que non, mais Gould ne lui en laissa pas le temps.

– Moi non! Un état d'énervement pas possible. Je n'ai pas cessé de me demander si je n'oubliais rien, si tout était bien en ordre. Les détails à régler, les valises à remplir. Et puis la Belgique qui nous attend!

Langlois ne lui trouva pourtant pas l'air d'un homme qui a passé une nuit blanche; il semblait en pleine forme, rayonnait, parlait de cent choses à la fois.

– J'ai encore appelé ce matin pour le train, tout va bien, il part à l'heure.

Il leva le bras pour commander un autre verre et, en attendant, trempa ses lèvres dans celui de sa femme.

– Je vous ai dit comment cela se passerait, hein?

Langlois hocha la tête, mais Gould réexpliqua quand même.

– Nous arriverons à Lille à dix-sept heures, puis nous nous rendrons en train à Comines. Là, nous prendrons un minibus que j’ai loué, et qui nous emmènera jusqu’à la zone neutre. Ensuite...

Il fit une moue dubitative.

– Eh bien, ensuite, je ne sais pas. Mes contacts m’ont envoyé des instructions vagues, que j’ai communiquées au chauffeur du minibus. Nous sommes attendus au milieu de la zone, à une sorte de point de passage qui n’a pas de nom. Enfin, nous verrons bien.

Le deuxième verre arriva, qu’il but comme le premier.

– Ce soir, j’ignore où nous dormirons. Peut-être à Bruxelles? Elles n’ont rien voulu me dire, ces satanées Belges. Bon!

La vodka l’avait réchauffé; il se frotta les mains.

– Et les autres, alors? Où sont-ils? Il ne faudrait pas qu’ils tardent!

Les autres, précisément, arrivèrent ensemble par le même taxi: Bordeaux hilare, Alvert souriante, Golanski discret. Embrassades, plaisanteries: la table se fit bruyante et joyeuse. Langlois, ayant imaginé un départ grave et solennel, était très surpris par cette atmosphère. Craignant que Gould et sa bande le trouvent pisse-froid, il s’efforça d’être gai comme eux, de rire des cancans littéraires que déversait Bordeaux et qui les faisaient s’esclaffer. Micheline Brasme l’intimidait, parce qu’elle était connue. Mais il découvrit en l’observant qu’elle riait pour des riens, et qu’elle avait l’air d’une femme-enfant – plus encore qu’Alvert, qui adorait jouer les fillettes. Quel couple étrange ils formaient, lui si pontifiant, elle si superficielle et coquette!

Après qu'on eut bien parlé, Gould redevint sérieux et répéta ce qu'il avait dit à Langlois et à Lotte: Lille à dix-sept heures, etc. Comme Golanski demandait pourquoi on quittait Paris si tard, Gould répondit qu'il n'en savait rien: l'heure d'arrivée en Belgique était imposée par les autorités belges – pas avant dix-neuf heures, avaient-elles insisté.

– Comme s'il fallait que nous arrivions la nuit, pour ne rien voir, observa Golanski.

Lotte haussa les épaules, mais Langlois trouva qu'il touchait juste.

A seize heures, Gould décréta qu'il était temps de se mettre en branle. Sur les quais, des journalistes attendaient, qu'il avait convoqués pour qu'ils « immortalisent » leur départ. Depuis le début, il avait pourtant demandé à son équipe (il disait ainsi: mon équipe) de garder le secret, en interdisant de parler à la presse, pour toutes sortes de raisons – les ennemis de l'Empire qui feraient un tollé, ses ennemis personnels qui voudraient tout saboter, les journaux anti-belges qui passeraient à l'offensive... Chacun avait obéi, même Bordeaux qui ne savait pas tenir sa langue. Mais, tout en insistant régulièrement sur son interdiction, Gould de son côté s'était répandu dans tout Paris sur le voyage, si bien que tout le monde était au courant. Et maintenant, des journalistes, des micros, une caméra! Langlois s'interrogeait. Gould avait-il voulu prendre la vedette, se poser en chef de troupe dans les médias? Cela lui ressemblait; mais aussi bien, on pouvait mettre cette incohérence au compte de son incapacité à vivre sans publicité.

Après que Gould eut répondu aux journalistes, Micheline

Brasme expliqua qu'elle ne pouvait attendre le départ du train. Elle les embrassa tous, puis supplia son mari d'être prudent, et de ne pas trop se fatiguer. « Surveillez-le bien », dit-elle à Golanski. On eût dit qu'elle envoyait un fils asthmatique en colonie de vacances. Langlois se demanda si elle mesurait bien l'enjeu de leur voyage, si elle comprenait qu'il était important, voire historique. Elle n'en donnait pas l'impression. Entendait-elle quelque chose aux problèmes politiques, aux affaires du monde ? Quel contraste encore entre Gould, qui prétendait se mêler de tout ce qui était grave sur la Terre, et Brasme, qui ne s'intéressait qu'au superflu ! La division des tâches entre eux est parfaite, songea Langlois, et peut-être explique-t-elle la réussite de leur union. Il vit les deux époux se reculer un peu pour échanger un long baiser d'adolescents, sans égard pour les passants – et même un peu fiers de les choquer. Bordeaux et Alvert se sourirent ; mais Langlois, qui avait ses pudeurs, se détourna, gêné.

Quelques instants plus tard, quand Brasme fut partie, Gould donna sur les fesses de Lotte une claque sonore, accompagnée d'un compliment douteux. Sidéré par ces mœurs de chef de meute, Langlois vit que l'intéressée demeura sans protester, elle qui pourtant savait si bien se défendre.

JOURNAL D'ASTRID VAN MOOR

3 février. Quand je suis arrivée à l'hôpital ce matin, les filles m'ont fait des sourires apitoyés, posant leur main sur mon épaule en signe d'encouragement. Inquiète, j'ai cherché mon nom sur le tableau de service, et j'ai découvert que Betje m'a affectée au bloc. Encore ! J'ai failli prétexter un malaise pour rentrer chez moi. Je regrette de ne l'avoir pas fait.

Betje ne m'aime pas ; elle ne m'a jamais aimée. Dès le lendemain de sa prise de fonctions, elle m'a demandé de quitter la salle des brigadières, où j'avais été promue deux mois plus tôt, pour retourner dans les salles communes, au prétexte qu'on y manque de personnel – ce qui est faux. C'était injuste mais je me suis tue, écoutant mes collègues qui me conseillaient de subir. Aujourd'hui, Betje en avait après moi, disaient-elles ; mais demain, ce serait après une autre. Elle m'oublierait, et me renverrait chez les brigadières pour soigner les fonctionnaires et les soldates, comme je le mérite.

Eh bien ! En fait de retour chez les brigadières, c'est le bloc toutes les semaines ! Qu'ai-je fait pour mériter ça ? Normalement, on va au bloc quand on est punie après

une faute, et jamais plus d'un jour. Moi, c'est sans cesse, et parfois trois jours d'affilée. Les autres me regardent comme une pestiférée, et murmurent dans mon dos que je passe mes journées au milieu d'hommes nus.

Cette fois-ci, j'ai voulu avoir une explication avec Betje. Je n'avais rien à perdre : ce qu'il y a de pire dans l'hôpital, le bloc, elle me l'inflige déjà. Je suis allée dans son bureau, furieuse. Mais elle n'était pas là ; je n'ai trouvé que ses assistantes, deux sottes qui riaient de moi. Dépitée, je me suis résolue à accomplir ma peine. A la pharmacie, j'ai rempli un chariot de linge, de compresses et de médicaments, parce que au bloc il n'y a rien. Puis, traînant les pieds, je l'ai poussé jusqu'en enfer.

Le bloc est installé dans les anciens ateliers de l'hôpital, transformés pour un usage médical en 1987, suite aux nouvelles règles sur la mixité. Personne n'a voulu y travailler ; il a fallu tirer des médecins au sort, et désigner les infirmières. Au fil des ans, l'hôpital a consacré au bloc de moins en moins d'argent. Je crois que son budget actuel avoisine zéro. Dès l'abord, son délabrement saute aux yeux. Le bloc est la seule partie de l'hôpital à n'avoir pas été rénovée depuis les années 1980. Peintures, jointures, vernis, tout pourrit, tout tombe en ruine. Quand on pousse la porte, qui ne s'ouvre que du dehors pour empêcher les évasions, on est pris au nez par une odeur infecte, et aux oreilles par les cris rauques en provenance des étages. Premier contact avec les malades.

Je me suis présentée à l'infirmière de garde, Jutte, et lui ai annoncé que Betje m'a affectée là pour la journée. Elle m'a dit qu'elle était désolée, puis m'a remerciée pour le chariot. Nous avons pris le café dans son bureau.

Comme je lui demandais pourquoi elle était au bloc, elle a répondu d'une voix lasse qu'elle était volontaire. J'en suis demeurée stupéfaite. « Il faut bien que quelqu'un se dévoue pour ces pauvres hères, a-t-elle expliqué. Ne serait-ce que pour tenir le compte des vivants et des morts ».

Nous avons fait ensemble une rapide tournée d'inspection, et vérifié que ce n'était pas une formule. L'état du bloc est effroyable : cinquante salles sans chauffage remplies de matelas crasseux, où repose toute la misère de la Belgique. Beaucoup de malades sont nus, quelques-uns même n'ont pas de couverture – parce que l'hôpital ne leur en a pas fourni, ou parce que leurs voisins de chambre leur ont volée la leur. Mal nourris, ils sont squelettiques ; les repas ici sont irréguliers, et les plats ne contiennent jamais de viande. Beaucoup baignent dans leurs jus intimes, trop faibles pour se traîner jusqu'aux salles d'eau. Il n'y a de toute façon pas d'eau chaude, et toutes les évacuations sont bouchées. Jutte m'a reproché de n'avoir ni masque ni bottes, équipement indispensable quand on soigne au bloc.

Ici, les doctresses ne viennent jamais ; quelques infirmières héroïques comme Jutte, secondées par des malchanceuses comme moi, lavent, pansent et piquent les pensionnaires avec leurs pauvres moyens. Et quand ces moyens sont épuisés, elles s'arrêtent, et les regardent mourir.

Au fond, le plus pénible au bloc n'est pas qu'on y soigne des hommes, comme s'en effraient les infirmières qui n'y sont jamais allées, mais que ces mâles soient dans un tel état. Il y a toutes les maladies du monde, là-dedans. Rien qu'aujourd'hui, j'ai vu des fièvres, des cancers, des

gangrènes, des herpès, des épilepsies et je ne sais combien de fous. Parmi les trois cents pensionnaires, une cinquantaine a fait une offrande à Judith, croyant que leur repentir leur vaudra de sortir du bloc pour être soignés avec les femmes. Mais comme ils y sont toujours, ils se croient victimes d'une erreur administrative, imaginent que leur dossier s'est perdu, qu'on n'a pas enregistré leur offrande ; désespérés, ils exhibent aux infirmières leur entrejambe mutilé en espérant qu'elles signaleront leur cas dans les bureaux, pour qu'on les tire enfin de là. Leur exemple malheureux devrait servir de leçon aux autres, mais il n'y a rien à faire : ils continuent de croire qu'une offrande les sauvera, et s'émasculent par tous les moyens. On se retrouve avec des infections tétaniques à la chaîne et des collections de boccoux translucides où leurs membres racornis flottent dans le formol. « On devrait jeter tout cela, mais on a pris l'habitude de les entreposer au sous-sol, m'explique Jutte. Il y en a des centaines. C'est un spectacle, tu sais. »

Aurai-je le courage de retourner là-bas demain ?

4 février. Betje m'a rapatriée du bloc. Je respire. Mais combien de temps avant qu'elle m'y renvoie ?

7 février. On a de nouveau changé mon larbin ! Quand je suis rentrée chez moi hier soir, ce n'était pas Clemens qui m'attendait, mais Dorus. J'ai d'abord été contrariée, car j'appréciais Clemens : il était doux avec les filles, serviable avec moi, et honnête, en sorte que je n'ai jamais eu peur de le laisser seul dans la maison. J'y trouvais même un avantage, parce que cela prouvait aux brigades (à qui

comme tous ceux de son genre il rapporte tout, quoi qu'il s'en défende) que je n'ai rien à cacher ; ainsi ai-je été dispensée deux fois de perquisition.

Malgré mon accueil tiède, Dorus a fait bonne figure. Il a vingt-six ans, et prépare cette année son offrande et son reniement. Judith et Virginie l'ont adopté, parce qu'il a su les amuser. Après qu'il les a couchées, nous avons discuté quelques minutes ; il est charmant, et semble intelligent. Il m'a dit que mon pavillon coquet le change des appartements sororaux où il a travaillé jusqu'ici. J'ai ri, et lui ai parlé du temps où j'habitais moi aussi un immeuble sororal, avant la naissance de Judith. Sur le principe, je suis bien sûr partisane de ce mode de vie, et je crois dans ses vertus. De combien de mauvais réflexes je me suis déprise grâce à lui ! Et ai-je jamais mieux senti mon lien avec les autres femmes, mes sœurs ? Mais enfin, dans la pratique, il faut dire la vérité : j'ai cru devenir folle dans ces cinq pièces où nous vivions à quatre familles, en nous disputant sans cesse. Mes sœurs s'appelaient Betty, Oeke et Jacoba ; chacune avait une fille mal élevée, du caractère et des toquades qui rendaient la vie collective infernale. Betty, par exemple, était végétarienne, et ne supportait pas que nous mangions de la viande ; quand par miracle nous en trouvions et en rapportions à l'appartement, elle piquait des colères, et voulait nous empêcher de la cuire. Oeke, elle, était une maniaque ; elle lavait tout sans cesse, et nous reprochait d'être négligées. Quant à Jacoba, c'était autre chose : elle était méchante. J'aurais préféré qu'elle soit violente : nous l'aurions dénoncée pour masculinité, et aurions été tranquilles. Oeke et Betty, braves femmes, supportaient sans rien dire les coups qu'elle leur faisait en

douce, les reproches qu'elle nous adressait sans cesse, les insultes qu'elle marmonnait dans notre dos ; elles disaient que c'est le lot des appartements sororaux.

Jacoba avait une fille, Martha, qui était sans cesse malade ; elle rapportait tous les virus du monde à la maison et les passait à ma petite Virginie, qui n'a jamais été bien faite pour y résister. Et Jacoba, à chaque montée de fièvre chez sa fille, riait à l'idée que la mienne allait être malade à son tour. La sororité, disait-elle, c'est le partage, y compris de nos microbes ! Si j'objectais, elle se réfugiait derrière le *Livre*, qu'elle savait par cœur et dont elle récitait des passages entiers pour se justifier. Elle en lisait deux pages tous les soirs, et nous encourageait à l'imiter ; comme Betty, Oeke et moi nous y refusions, elle se plaignait que nous étions de mauvaises féministes, que ce n'était pas l'appartement sororal dont elle rêvait, et qu'elle nous dénoncerait aux brigadières.

Cela a duré huit ans ; puis, quand Judith est née, des amies de ma mère m'ont obtenu un pavillon individuel. Sans elles, je ne l'aurais pas eu ; j'ai mauvaise conscience d'avoir joui d'un passe-droit, mais enfin, cela en valait la peine.

Mes voisines du quartier sont arrivées dans leurs maisons en même temps que moi et dans les mêmes conditions, après la naissance d'une deuxième fille ; et comme la Bergère a voulu que tous les bébés nés la dixième année de son règne portent son nom, notre quartier pullule de fillettes qui toutes s'appellent Judith.

8 février. Virginie a perdu son badge ; elle a dû partir à l'école sans l'avoir à sa chemise. Elle en a pleuré. La brave petite ! Je l'ai réconfortée en lui disant de répondre à qui

la moquerait que sa grand-mère a été une compagne de la Grande Bergère, et que cela prouve mieux qu'aucun badge sa dévotion à Ingrid et Judith.

4 avril. La télévision marche de nouveau ! J'ai voulu profiter de l'aubaine mais, hélas, j'ai vu dix fois le documentaire de ce soir. Une histoire de la Révolution. Pour changer. Je ne devrais pas écrire des choses pareilles, mais quand même : serait-ce trop que demander d'autres images que celles des journées d'octobre, de la Grande Marche et des discours d'Ingrid, que nous connaissons par cœur ? On dit que, près de la zone neutre, on reçoit des programmes étrangers. On n'a pas le droit de les regarder, bien sûr, mais certaines le font quand même : il paraît qu'il y a plusieurs chaînes – des dizaines, même. Je n'y crois pas trop ; cela semble impossible. Pour ici, en tout cas, j'en voudrais simplement deux, et avec des émissions tout en couleurs. Mon poste m'a coûté assez cher.

J'ai donc regardé le documentaire, faute d'alternative. Comme la dernière fois, j'ai été frappée par le contraste entre ce que je sais des événements de 1970 et la manière dont ils sont racontés. A entendre le commentaire, tout n'aurait été que liesse. Les Pays-Bas puis la Belgique et le Luxembourg auraient glissé naturellement de l'oppression dans la liberté, et la Révolution n'aurait été qu'un grand accouchement sans douleur. Rien sur les heurts, rien sur les pillages, rien sur la guerre civile dans la Frise et les massacres au Limbourg. Beatrix n'est même jamais citée ! Ce n'est pas ce que m'a raconté ma mère, qui a tout vu de près, de l'intérieur. Ses confidences d'ex-révolutionnaire jettent sur tout cela une autre lumière. Je me souviens

notamment d'une histoire qu'elle racontait souvent, celle des miliciennes saoules : des soldates d'Ingrid qui, pendant les jours qui ont suivi la prise du pouvoir à La Haye, ont visité tous les magasins d'alcool de la Hollande et, totalement ivres (dans tous les sens du mot : ivres de boissons, ivres aussi de leur puissance, de l'idée que désormais c'étaient elles qui régnaient, et qu'il fallait en jouir à fond), ont tiré des rafales en l'air dans les rues, provoqué partout des esclandres et traqué les hommes comme du gibier. Mais cela, ce n'est pas à la télévision qu'on l'entendrait, ni nulle part ailleurs. Je n'ose pas imaginer ce qu'il en coûterait à celle qui colporterait cette histoire. De toute façon, on ne la croirait pas. Des femmes qui buvaient ? Allons, les femmes ne boivent pas !

11 mai. Messe amusante, pour une fois. Au lieu du sermon où l'on dort, la prêtresse nous a fait défiler devant un mur auquel étaient punaisés des portraits d'hommes. Chacune a choisi le sien ; puis, au signal, nous avons craché dessus en criant : « Voleur ! Voleur ! » Les filles s'en sont donné à cœur joie. Nous avons bien ri.

(Dans ma jeunesse, au début de la Révolution, il y avait partout des murs de ce genre, où l'on dessinait les hommes forts de l'ancien régime pour souiller leurs portraits. On se demande pourquoi ces murs ont disparu.)

Nous sommes passées ensuite chez Sigrid, qui était dans tous ses états : la pauvre a été perquisitionnée la nuit dernière, et la brigade a trouvé chez elle une demi-douzaine de livres proscrits. Elle a protesté qu'elle ne les avait pas lus, qu'elle ignorait même qu'ils étaient là, mais rien n'y a fait. Comme elle fondait en larmes,

une brigadière apitoyée lui a dit qu'on allait rarement au tribunal pour si peu, et qu'elle s'en tirerait avec une amende et une autocritique ; mais Sigrid, qui va toujours au pire, croit qu'on va l'emprisonner. Cela m'a fait penser que je ferais bien de vérifier s'il ne se trouve rien chez moi qui prête au soupçon – surtout maintenant que j'ai un nouveau larbin, qui peut-être est plus retors que l'ancien. (Puisqu'il prépare son reniement, Dorus a tout intérêt à se faire bien voir des brigades ; et rien de mieux pour cela que de dénoncer sa maîtresse.)

Pour reconforter Sigrid, je lui ai dit que la situation n'était pas brillante de mon côté non plus – Betje, le bloc. Elle ignorait que les blocs existaient encore, mais elle trouve que ce n'est pas plus mal. « Quand on est malade, à l'hôpital, on n'aimerait pas se trouver face à une brute. N'est-ce pas mieux qu'ils soient séparés de nous ? Et puis souvent, on se promène en robe de chambre, on est à demi nue. Côtayer des hommes, ce serait dangereux. » Mais elle n'a rien trouvé à dire quand j'ai protesté que c'est moi qu'on envoie pour les soigner.

La conversation a roulé sur le vingtième anniversaire du couronnement de Judith. Sigrid sait là-dessus certains secrets, parce qu'elle a gardé des contacts avec une sœur de son ancien appartement de Liège, qui a fait son chemin et travaille aujourd'hui dans les ministères. D'après elle, on prépare une fête grandiose, avec des spectacles et des feux d'artifice dans tout le pays. La rumeur dit même qu'on chômera pendant une semaine !

Sigrid s'est réjouie ; mais moi, j'ai pensé aux millions que nous allons engloutir dans les fêtes, et qu'on utiliserait mieux ailleurs. Pourquoi ne choisirions-nous pas

LES ASSOIFFÉES

de vivre un an avec plus d'aisance, plutôt qu'une semaine dans les fastes les plus fous ? Sigrid a rétorqué que j'ai des idées bien tristes. Elle a raison ; on annonce des fêtes, et déjà je pense au lendemain.

13 mai. Chez Sigrid de nouveau. Tandis que nous prenons le thé, un bruit infernal éclate dans son salon : c'est son vieux haut-parleur (l'un des premiers modèles installés), qui grésille atrocement et qui est réglé sur le volume maximum, sans qu'on puisse baisser le son. La voix annonce que Judith vient d'achever un nouveau poème, et qu'on va le lire au pays. « La Bergère est inspirée, remarque Sigrid. C'est le troisième ce mois-ci. » Le texte est dit par Tina Bernauld, la comédienne favorite de Judith, et nous l'écoutons religieusement. Comme toutes ses œuvres récentes, c'est assez hermétique, et je n'y comprends pas grand-chose ; c'est malgré tout très beau et Virginie, toujours enthousiaste, applaudit une minute entière quand c'est terminé.